

Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire

De Hegel à Weber

Georges Canguilhem



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/138>

DOI : 10.4000/enquete.138

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 2 juin 1992

Référence électronique

Georges Canguilhem, « Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire », *Enquête* [En ligne], 7 | 1992, mis en ligne le 09 juillet 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/138> ; DOI : 10.4000/enquete.138

Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire

De Hegel à Weber

Georges Canguilhem

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le texte de Georges Canguilhem qui suit a été prononcé à l'École normale supérieure en 1989 lors d'un hommage à Raymond Aron. Nous remercions G. Canguilhem d'autoriser ici la publication séparée des autres textes prononcés au cours de cet hommage.

G. Canguilhem avait choisi d'y situer les origines de l'itinéraire philosophique de Raymond Aron par référence au contexte philosophique français et à la situation historique du milieu des années 1920 à l'année 1930.

Il apparaît que ce texte, qui analyse un tournant de la conjoncture philosophique en France, éclaire les préalables philosophiques et la chronologie de l'introduction de la sociologie de Max Weber dans le champ des sciences sociales. Au début des années 1930, Weber n'est pour Raymond Aron qu'un des penseurs, parmi d'autres, de la philosophie allemande de l'histoire. C'est dans l'après-guerre que R. Aron introduira vraiment dans les sciences sociales, par son enseignement et ses écrits, la réflexion méthodologique et la sociologie historique de Weber, contre les modes intellectuelles françaises des années 1950 et 1960.

JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

- 1 Sur la problématique de l'histoire, au début des années 1930, avant les travaux de Raymond Aron, il est bien difficile de dire plus et mieux qu'il ne l'a fait lui-même. Mais sur la nouveauté en France, à Paris et à l'École, d'un intérêt philosophique pour cette problématique, et par conséquent sur l'originalité des premiers travaux d'Aron, il y a beaucoup à dire. Pour tenter de répondre à la question qui m'a été posée et que j'ai imprudemment accepté de traiter, en hommage à la mémoire de mon camarade et ami,

j'ai, autant que je l'ai pu, vérifié mes souvenirs et comblé leurs lacunes par le recours à quelques travaux de l'époque et sur l'époque.

- 2 L'introduction à la thèse complémentaire d'Aron, *Philosophie critique de l'histoire* (1938, rééd. 1987) commence ainsi :

« La philosophie traditionnelle de l'histoire trouve son achèvement dans le système de Hegel. La philosophie moderne de l'histoire commence par le refus de l'hégélianisme. »
- 3 Pour refuser l'hégélianisme, il fallait le connaître. Ce n'était pas le cas en France. On ne peut aujourd'hui mesurer l'audace intellectuelle d'Aron sans se représenter ce qu'était, à l'époque, le tableau philosophique français.
- 4 Un de ceux qui ont le plus fait pour introduire Hegel, en France, à l'Université, et d'abord en entreprenant de le traduire, c'est Jean Hyppolite, entré à l'École un après Aron et moi. Il a écrit en 1948, dans son *Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel* : « Pour nous, Français, la vision du monde de Hegel, quel que soit le jugement que nous devons porter sur elle, est indispensable à connaître. Selon Hegel, raison et histoire s'interprètent l'une par l'autre... De Descartes à Bergson notre philosophie semble se refuser à l'histoire, elle est plutôt dualiste et cherche la liberté dans la réflexion du sujet sur lui-même. » (p. 94). À quoi fait écho Aron, dans ses *Mémoires* (p. 68), à propos du néo-kantisme qu'il empruntait alors à Léon Brunschvicg et dont il dit qu'il « s'intégrait aisément dans l'universalisme (a)historique de la pensée française, telle du moins qu'elle s'exprimait à la Sorbonne ». Léon Brunschvicg, qui devait être le directeur de la thèse principale d'Aron, est le philosophe pour qui nous avons le plus de considération. Il ne laissait passer aucune occasion de dénoncer la mauvaise alliance entre philosophie et système. Dans le numéro de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, en 1924, pour le centenaire de la mort de Kant, il avait publié un article célèbre : « L'idée critique et le système kantien ». Les titres de ses principaux ouvrages : *Les étapes de la pensée mathématique*, *L'expérience humaine et la causalité physique*, *Les âges de l'intelligence*, paraissent annoncer un traitement historique des questions. Mais, aussi bien par *Histoire et philosophie*, communication à la Société française de philosophie, en mai 1923, que par le dernier de ses grands ouvrages, *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, on comprend que l'histoire est, en réalité, pour la raison, la conquête de son essence qu'elle poursuit par son exercice. On ne saurait pour autant oublier que Brunschvicg est l'auteur d'une formule, reprise par Aron : « L'histoire de l'Égypte c'est l'histoire de l'égyptologie. »
- 5 C'est Alexandre Koyré qui est l'auteur de la meilleure étude sur la pauvreté des études hégéliennes, en France, au début du xx^e siècle. Elle a été présentée à un congrès « Hegel », tenu à La Haye en 1930 : « Rapport sur l'état des études hégéliennes en France », reproduit et complété dans *Études d'histoire de la pensée philosophique* (1961, 2^e éd. 1971). Ce travail remarquable dresse le bilan des traductions et des études hégéliennes au xix^e siècle, montre leur superficialité, l'influence qu'elles eurent à travers des auteurs para-universitaires comme Renan ou Taine et les réactions qu'elles provoquèrent chez des rationalistes comme Lachelier ou Boutroux, à la lumière desquels Léon Brunschvicg avait grandi.
- 6 On trouve des considérations analogues dans l'ouvrage de Jean Wahl : *Tableau de la philosophie française*, paru en 1946. Wahl avait publié, en 1929, *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, traitant du tragique religieux de la pensée du jeune Hegel.

- 7 Un très bon article de Jacques D'Hondt sur les études hégéliennes en France vient d'être publié tout récemment dans *Doctrines et concepts. Cinquante ans de philosophie de langue française 1937-1987* (1988). Il confirme l'importance, à l'époque, de l'article de Koyré.
- 8 À l'époque où il rédigeait son « Rapport », en 1930, Koyré donnait lui-même à l'École pratique des hautes études (Section des sciences religieuses) des leçons sur la pensée religieuse de Hegel. À la fin de ce « Rapport », il publie un résumé des cours que Charles Andler a donnés sur Hegel au Collège de France en 1928 et 1929.
- 9 Avec Charles Andler nous passons à un autre personnage impossible à oublier quand on parle de Hegel en France, à l'époque où Aron et moi étions élèves à l'École. Il s'agit de Lucien Herr, bibliothécaire de l'École. D'origine alsacienne, agrégé de philosophie, germaniste, polyglotte, musicien, de culture encyclopédique, socialiste, ami de Jean Jaurès et de Léon Blum, fondateur du journal *L'Humanité*, homme droit, d'abord rugueux, mais chaleureux, étranger aux honneurs. Je lui dois beaucoup. Herr doit apparaître ici comme celui qui durant sa vie, terminée brutalement en 1926, a fait espérer et attendre à ses contemporains concernés l'étude sur Hegel dont l'absence, en France, au XIX^e siècle, apparaissait à l'étranger comme une médiocre réplique à la défaite de 1870. Koyré, après tant d'autres, considère l'article de Herr sur Hegel, dans le tome XVI de la *Grande Encyclopédie*, en 1890, comme très remarquable. Charles Andler, dans sa *Vie de Lucien Herr*, révèle que les amis de Herr considéraient cet article comme un échantillon du grand travail qu'il disait poursuivre et qui n'a jamais vu le jour.
- 10 Ce qui n'a pas été fait par Herr l'a été par Kojève, entre 1933 et 1939, à l'École des hautes études. Ses cours ont été réunis sous le titre : *Introduction à la lecture de Hegel* (1947) ; ils concernaient la *Phénoménologie de l'esprit*. Aron a suivi quelques-uns de ces cours. On peut lire dans ses *Mémoires* (p. 9 sq.) six pages admiratives à ce sujet. Si je précise : six pages, c'est pour mesurer l'importance reconnue à Kojève, alors qu'il n'est fait mention de Lucien Herr que par une seule ligne.
- 11 Ce rappel terminé, la question se pose de savoir dans quelle mesure Raymond Aron a, de lui-même, et avant son premier séjour en Allemagne, éprouvé quelque intérêt pour les philosophies de l'histoire que l'éclatement de la postérité hégélienne et la vigueur encore manifeste de la postérité nietzschéenne avaient suscitées. Si cet intérêt a surgi c'est peut-être d'abord par le truchement de Marx. À la Sorbonne, Célestin Bougie enseignait l'histoire de l'économie sociale. Aron a fait, à son cours, un exposé sur le matérialisme historique. J'en ai fait un, moi-même, sur la théorie de la valeur chez Marx et ses origines. Aron dit que c'est à Cologne, en 1931, qu'il a lu pour la première fois *Le Capital*, ajoutant que dans Marx c'est le philosophe de l'histoire qui l'intéressait autant que l'économiste. Que Marx ait contribué plus que Hegel à l'avènement de la philosophie de l'histoire, Karl Löwith l'a soutenu dans son livre : *De Hegel à Nietzsche*. Il écrit que l'analyse de Hegel visait à accepter la réalité. Dernier philosophe chrétien, Hegel « était encore dans le monde comme s'il n'était pas de ce monde ». Au contraire, il y avait chez Marx « une révolte prométhéenne contre l'ordre de la morale chrétienne. Seul l'athéisme de l'homme qui ne croit qu'en lui-même appelle l'homme à se faire le monde qu'il lui faut » (p. 127).
- 12 Il serait inexact de convertir en absence la rareté des philosophes allemands présentés, dans le premier quart du XX^e siècle, à l'attention des universitaires français. Il serait inexact de penser que R. Aron a dû attendre 1930 et son séjour à Cologne pour apprendre l'existence des philosophes allemands engagés dans l'élucidation des questions qu'il

devait reprendre pour son compte, dans les domaines de la sociologie historique et de la philosophie de l'histoire.

- 13 La *Revue de Synthèse historique*, fondée par Henri Berr en 1900, publie en mai 1901 un article de Rickert, « Les quatre modes de l'Universel dans l'histoire », et en juillet de la même année, un article de Paul Lacombe, « L'histoire comme science. À propos d'un article de N. Rickert ». Lacombe est l'auteur d'un ouvrage qui eut son heure de célébrité : *De l'histoire considérée comme science* ; son article est assez hostile à Durkheim, mais aussi à la distinction entre sciences de la nature et science de l'histoire, chère aux philosophes allemands. Simmel a publié, en 1894, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* fondée en 1893, un article sur « Le problème de la sociologie », et dans le premier numéro de *L'Année sociologique*, en 1896, un article : « Comment les formes sociales se maintiennent ». Cet article est, dans l'ordre de présentation, le second. Le premier est, comme il se devait, un article de Durkheim sur « La prohibition de l'inceste ». Simmel était un auteur auquel Bougie faisait volontiers place dans son enseignement. Il l'a cité dans ses *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*. Vladimir Jankélévitch a publié, en 1925, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, une étude sur « Georg Simmel, philosophe de la vie ». Il est un autre philosophe, cité par Aron dans *La philosophie critique de l'histoire*, dont il a eu connaissance à l'École, c'est Jaspers. Curieusement c'est à l'École que deux scientifiques, Kastler, l'homme du laser, Prix Nobel, et Mendousse traduisaient l'*Allgemeine Psychopathologie* (1913). Sartre et Nizan ont corrigé cette traduction, publiée en 1928. Je les ai vus à l'œuvre, dans leur turne, ornée alors d'un portrait de Jules Romains. Jaspers, médecin philosophe, apportait la contribution de la clinique psychiatrique à la philosophie de la compréhension, inaugurée par Dilthey. Sur les principaux théoriciens de cette école, on pouvait lire, en 1926, un ouvrage agréable, peu profond et court : *Introduction à la philosophie allemande depuis Nietzsche*, de Bernard Groethuysen. Ami de Jean Paulhan, familier des écrivains de la *Nouvelle Revue française*, le même Groethuysen devait donner, dans cette revue, le compte rendu des thèses d'Aron qui en cite un extrait dans ses *Mémoires* (p. 129). Quant à Max Weber, quelques-uns de ses travaux avaient fait l'objet d'études de Maurice Halbwachs, en 1925, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses de l'Université de Strasbourg*, et en 1929 dans les *Annales d'Histoire économique et sociale*.
- 14 Cela rappelé, comment expliquer l'ignorance de ces questions ou l'indifférence à leur égard chez les étudiants en philosophie de notre génération ? Je crois qu'on peut invoquer trois raisons.
- 15 Tout d'abord, l'enseignement dans la plupart des facultés des lettres était étranger à ces auteurs et à ces problèmes. Je ne vois guère que Jean Wahl, à Nancy je crois, qui ait pu se montrer différent. Les kantien d'une part, les comtistes de l'autre, ne se reconnaissaient pas dans ces spéculations. Quant aux étudiants en Sorbonne, ils pouvaient obtenir l'agrégation sans s'y référer, sans avoir lu une ligne de Hegel ou de Nietzsche, à plus forte raison de leurs successeurs critiques.
- 16 Ensuite, dans la mesure où on apercevait dans cette inspiration philosophique une sorte de réduction inévitable des ambitions rationalistes, et un accueil favorable aux inventions de la vie, on semblait estimer en France qu'on avait déjà donné, puisqu'on pouvait se prévaloir d'Henri Bergson.
- 17 Enfin cette philosophie allemande associait à l'idée de vie l'idée de valeur. Après Nietzsche, valeur évoquait puissance d'affranchissement, pouvoir de refuser la loi. Les philosophes de la vérité lui prêtaient le visage de la nécessité. C'est par le biais de la sociologie durkheimienne que le jugement de valeur est devenu en France une question

philosophique banale. En définissant la valeur comme l'idéal visé par le jugement, et en présentant la société comme origine de cet idéal, Durkheim indisposait tous les rationalistes attachés à l'indépendance transcendantale des règles du jugement. Ce n'est pas par l'ouvrage d'Edmond Goblot, *La logique des jugements de valeur* (1927), que la validité de l'idée de valeur pouvait être renforcée.

- 18 Après cette esquisse d'inventaire, il faut en venir à l'homme qui s'en est, le plus tôt et le plus vigoureusement, déclaré mécontent.
- 19 Nous savons, par une lettre à Pierre Bertaux (*Histoire et politique*, p. 281) et par un passage des *Mémoires* (p. 53) que c'est à Cologne, en 1930, sur les bords du Rhin, que, selon ses propres termes, Raymond Aron a décidé de lui-même. Le cadre n'est pas indifférent à l'événement. Le Rhin était symbole, plus encore que frontière, pour des Français dont les souvenirs de lectures étaient hantés des noms de Condé, Napoléon, Musset, Victor Hugo. Mais Aron, ce dimanche, savait, du fait de sa présence en Allemagne, ce qu'était alors le Rhin pour les Allemands. Il était zone démilitarisée, c'est-à-dire symbole d'abaissement sinon d'anéantissement politique, appel à la lutte pour sa disparition qui devait advenir le 7 mars 1936.
- 20 Je pense que pour saisir pleinement le sens de la résolution d'Aron, il faut se représenter qu'elle contient une sorte de rupture, et pour cela évoquer le cadre et les circonstances de son histoire personnelle depuis son entrée à l'École, six ans après la fin de la Première Guerre mondiale.
- 21 Le 11 mai 1924, les élections législatives ont amené au pouvoir le Cartel des gauches, où le parti socialiste compte 107 élus, à côté de 142 radicaux-socialistes et 41 républicains-socialistes. Depuis 1919, le directeur de l'École est Gustave Lanson, successeur d'Ernest Lavisse. En cette année 1919 une promotion spéciale pour les démobilisés – 70 littéraires et 24 scientifiques – a porté à 146 sur 228 élèves le nombre des démobilisés, dont 86 internes (cf. l'étude de Pierre Jeannin dans *Le Livre d'or de l'ENS*, 1963). Aucun d'entre eux ne peut ignorer quel tribut du sang a été payé par leurs aînés. Pour la seule promotion 1913, 27 sur 54 littéraires, et 17 sur 41 scientifiques, ont été tués à l'ennemi. En 1924, l'École compte encore de nombreux témoins des incidents de 1921, survenus à l'occasion du règlement relatif à l'instruction militaire. Par deux fois, et notamment un jour d'inspection par un officier supérieur, les canons destinés à l'instruction des scientifiques avaient été peints en rouge. Six élèves, dont cinq démobilisés, avaient été exclus. Il n'est pas étonnant qu'Aron et moi, comme tous nos camarades de promotion, ayons pu percevoir, chez beaucoup de nos anciens, un esprit pacifiste non exempt d'antimilitarisme.
- 22 Dans un ordre d'événements différent mais non étranger, 1924 est l'année où Paul Valéry publie *Variété*, recueil de textes, dont le premier, daté de 1919, commence par la phrase célèbre : « Nous autres, civilisations, nous savons, maintenant, que nous sommes mortelles. » Ce texte est en lui-même historique, tant par des interrogations dont beaucoup sont encore actuelles que par des prévisions dont le démenti est, pour nous aujourd'hui, la mesure du temps. Son rappel ici n'est pas arbitraire. Quand, dans ses *Mémoires* (p. 117) Aron s'interroge sur les raisons qui ont pu conduire l'un des juges de sa thèse, « durkheimien assoupi dans la croyance en la sociologie », à le juger satanique ou désespéré, il cite la phrase de Valéry, devenue banale, comme antithèse du progressisme euphorisant d'un professeur de gauche en Sorbonne.

- 23 Il n'est pas question pour moi de raconter, à ma façon, ce que Raymond Aron a dit, aussi bien dans ses *Mémoires* que dans *Le spectateur engagé*, de notre amitié, de nos convergences et de nos divergences concernant la politique, le pacifisme, l'hostilité à la préparation militaire obligatoire, au nationalisme. Il a dit, très honnêtement, ce qu'il pensait devoir à son maître Alain et ce qu'il ne pouvait pas approuver. Le jugement suivant est révélateur du point fixe d'où il mesurait les hommes et qualifiait les événements : « La politique d'Alain tire tout à la fois force et faiblesse de son refus de reconnaître l'histoire » (*Études politiques*, p. 83). C'est dans *Le spectateur engagé* (p. 27-29) qu'Aron a fait le récit le plus précis et le plus éclairant de sa révision, en 1930, des normes de son jugement politique concernant les relations franco-allemandes. Répudiant son « idéalisme universitaire », il n'a pu s'empêcher de penser que, face à Hitler, ses maîtres, Alain et Brunschvicg, ne faisaient pas le poids. Tel est le premier effet de ce qu'il a nommé, plus haut, sa fuite. « J'ai fui. » dit-il (p. 27).
- 24 À mon avis, on n'a pas jusqu'à présent accordé l'importance qu'il mérite au fait que R. Aron ait abandonné à cette époque son projet de thèse complémentaire sur la biologie mendélienne. Dans la lettre à Bertaux du 19 novembre 1930, déjà citée, il indique le sujet de ce travail : *Le mendélisme. Essai d'épistémologie et de critique*. Retenons que, dans cette même lettre, il avoue trouver incompatibles l'inquiétude philosophique et la discipline universitaire. On retrouve le mendélisme et la génétique à la Section I de l'*Introduction à la philosophie de l'histoire*, dans l'analyse discriminatoire de l'histoire naturelle et de l'histoire humaine. Nous le retrouvons dans les *Mémoires* où l'hostilité des biologistes universitaires parisiens aux travaux des premiers généticiens est fort bien exposée (p. 51-52). Très subtilement, R. Aron a relevé un événement propre à l'histoire des sciences en France. Une conception de l'évolution des êtres vivants, présentée comme une succession historique, soit par les lamarckiens, soit par les darwiniens, interdit d'admettre un événement de rupture dans l'histoire des sciences de la vie, la découverte des lois de l'hérédité. Mais le mendélisme, dans son rapport à notre question, revient dans un autre ouvrage d'Aron, en 1976, celui qu'il n'est pas interdit de considérer comme son chef-d'œuvre, *Clausewitz*. À la fin du tome II, *L'âge planétaire*, on lit (p. 285) : « Ce qui manque à un biologiste mathématicien, à un honnête professeur, c'est le sens de l'histoire et du tragique. » Le biologiste mathématicien c'est le mendélien qui analyse les relations d'hérédité discontinue selon des modèles statistiques. L'honnête professeur c'est, pour reprendre les termes de la lettre à Bertaux, l'homme à qui la discipline universitaire interdit l'inquiétude philosophique. Peut-être y a-t-il ici un souvenir du texte de Max Weber pour lequel R. Aron a écrit, en 1959, une « Introduction » : *Wissenschaft als Beruf* (1919), traduit par *La vocation du savant*. Max Weber a écrit que l'erreur que commet la jeunesse « consiste à chercher dans le professeur autre chose qu'un maître face à ses élèves : elle espère trouver un *chef* et non un *professeur*. Or c'est uniquement en tant que professeur que nous occupons une chaire » (*Le savant et le politique*, p. 95).
- 25 Le sévère jugement porté par Aron sur le biologiste et sur le professeur est suivi du rappel de quelques illusions pacifistes démenties par la suite des événements. Le paragraphe se termine ainsi : « Il reste une dernière illusion à dissiper : après les horreurs de la Première Guerre mondiale, ni les hommes ni les États n'ont dit : adieu aux armes. » « Adieu aux armes ou la grande illusion » est le titre de cet Épilogue. *La grande illusion* est un ouvrage de Norman Angell cité par Aron (p. 280), publié en 1911, traduit aussitôt en français, et dont Jaurès fit à la Chambre des députés un éloge très mal accueilli. Or, après le Traité de Versailles, deux autres ouvrages de Norman Angell ont été publiés en France.

L'un : *Le chaos européen*, en 1920 ; l'autre : *Les illusions de la victoire*, en 1923. Je ne sais si R. Aron les a lus à l'époque, ou plus tard, ou jamais. Si j'en parle, c'est pour montrer que ce qu'il a perçu et vécu en Allemagne, au début des années 1930, était annoncé, dès 1920, par Norman Angell, comme effet politique des réparations de guerre imposées aux Allemands par les Alliés :

« ... La nation allemande n'est guère faite pour cette sorte de bolchevisme tel qu'il s'est manifesté en Russie, mais il n'est pas moins vrai que les Allemands sont disposés à se soumettre à une forte personnalité et qu'ils accepteraient volontiers toute espèce de dictature pourvu qu'elle leur procure, en même temps, des vivres. »
(*Le chaos européen*, p. 50.)

- 26 Le sens de l'histoire qui manque à l'honnête professeur a fait l'objet, en 1957, d'une communication à l'Académie des sciences morales et politiques, et auparavant, en 1955, d'une analyse serrée dans *L'opium des intellectuels*, complétée au chapitre suivant par quelques pages sur la maîtrise de l'histoire, en tête desquelles est évoquée, une fois encore, la rupture philosophique personnelle de 1930. Il faut toujours revenir à ce moment décisif du cheminement aronien, annoncé dans la lettre à Bertaux. Le projet de recherche est présenté comme « essai d'une philosophie du socialisme », décomposé en philosophie chassant le fantôme de l'historique et en redécouverte par le socialisme de « la volonté des valeurs ». La suite nous a appris que si la présentation du socialisme comme réalité spirituelle a cédé la place à un autre ordre de recherche, le concept de valeur est conservé et mis à l'épreuve par l'usage. La valeur va supporter et garantir la distinction entre l'histoire et les sciences de la nature.

« La détermination des valeurs est indispensable à la compréhension de la conduite humaine parce que celle-ci n'est jamais strictement utilitaire... Aucune collectivité n'a réduit les valeurs à un commun dénominateur, richesse ou puissance » (*L'opium...*, p. 147-148.)

Et encore : « Chaque régime réalise un ordre de valeurs, la conciliation de toutes les valeurs n'est qu'une idée et non un objectif prochain » (*Ibid.*, p. 205).

- 27 À la page 67 des *Mémoires*, il est à nouveau question du « choc surprenant », à la page suivante les noms de Rickert et de Max Weber, philosophes de la valeur, sont cités comme témoins d'une culture dont la richesse est incomparable à celle qu'Aron a connue en France.
- 28 Par le tableau que j'ai esquissé en commençant, on peut concevoir qu'à la rigueur quelques-unes des lectures de Aron, en Allemagne, au début des années 1930, auraient été possibles en France. Mais leur effet aurait-il été comparable ? Je pense que la conversion serait restée un événement intellectuel, universitaire. En Allemagne, Aron a trouvé, à la fois, des concepts déjà proposés et utilisés par Dilthey, Rickert, Simmel et Weber et le terrain historique de vérification du pouvoir de ces concepts. Il a trouvé, à la fois, une philosophie et l'histoire en train de se faire, histoire d'un peuple qui refusait violemment une situation qu'on cherchait à lui imposer comme une leçon de l'histoire. Élaborée en France, la thèse d'Aron serait restée une thèse, alors que, construite dans son projet et sa méthode sur le terrain explosif de l'époque, elle a été un événement historique de la culture. Historique, c'est-à-dire indéductible de ses seules conditions objectives. Il faut bien Raymond Aron au centre. À la même époque de l'histoire franco-allemande, Jean-Paul Sartre en Allemagne s'intéresse à Husserl et à la phénoménologie. Il en tire ce qui sera l'existentialisme. À moins de consentir à la platitude qui consisterait à dire : Sartre était Sartre et Aron était Aron, il faut bien s'interroger sur la singularité d'Aron.

- 29 Je me suis parfois demandé si, quelqu'ait pu être son désenchantement du néo-kantisme brunshvicgien qui l'avait séduit quand il était étudiant, Aron n'était pas resté finalement plus kantien qu'il ne le pensait lui-même, kantien au sens d'idéaliste transcendantal. J'en ai trouvé une sorte de confirmation dans les dernières pages de ses *Mémoires* (p. 741) où une « Idée de la Raison. Au sens de Kant » est invoquée, à savoir l'idée d'une fin heureuse de l'histoire humaine au-delà des affrontements tragiques de la politique. C'est sans doute la raison pour laquelle Aron a fait un accueil si favorable à l'idée de valeur comme condition d'exercice du jugement historique. Sans la référence aux valeurs, les événements de l'histoire sont une succession sans conséquence, sans appel au jugement, soit enchaînement de causes et d'effets relevant d'un type d'explication strictement naturaliste, soit, inversement, poussière incohérente d'événements contingents.
- 30 En relisant, à un demi-siècle de distance, la dernière section de la thèse principale de 1938, « Histoire et vérité », je crois y avoir trouvé justification de la façon dont je me représente la conversion historique d'Aron à la philosophie de l'histoire. Il s'agit du chapitre intitulé « L'homme historique : la décision ». Encore une fois n'oublions pas 1930 et cette confidence : « Je décidai de moi-même. » Dans ce chapitre, Aron évoque à nouveau le pacifisme, l'objection de conscience, le communisme, le national-socialisme, c'est-à-dire les positions et les idéologies politiques dont le conflit a été pour lui la première occasion pathétique d'accès à la problématique de la philosophie de l'histoire. Dans ce texte de l'*Introduction*, à portée pédagogique générale, R. Aron présente sous forme impersonnelle l'expérience commune à une époque, mais qui l'a conduit lui-même à penser ce qu'il écrit : « Comment comprendre que c'est l'histoire qui me délivre de l'histoire ? » (p. 421).
- 31 Pour en finir avec l'honnête professeur, rappelons que ce n'est pas seulement le sens de l'histoire qui lui manque, c'est aussi le sens du tragique. L'union, dans la philosophie d'Aron, de l'historique et du tragique n'a pas attendu le *Clausewitz* pour se manifester. Dans l'*Introduction à la philosophie de l'histoire* (2^e éd., p. 397), Aron posait une question :
« Le problème unique est de savoir s'il est donné à l'homme de découvrir la vérité de lui-même aussi longtemps que l'histoire dure encore. »
- 32 En 1959, dans l'« Introduction » qu'il a donnée à la traduction française de Max Weber, *Le savant et le politique*, Raymond Aron a donné la réponse :
« Oui, l'histoire est la tragédie d'une humanité qui fait son histoire, mais qui ne sait pas l'histoire qu'elle fait. »
- 33 Cette réponse, vingt ans après le début de la Seconde Guerre mondiale, confirme la sorte d'annonce qui en est faite, un an avant cet événement, dans les dernières lignes de l'*Introduction* :
« L'existence humaine est dialectique, c'est-à-dire dramatique, puisqu'elle agit dans un monde incohérent, s'engage en dépit de la durée, recherche une vérité qui fuit, sans autre assurance qu'une science fragmentaire et une réflexion formelle. »
- 34 Dans les dernières pages des *Mémoires* (p. 740-741), Raymond Aron s'interroge sur cette phrase et se demande s'il convient de dire dramatique ou tragique. Et il répond : « À certains égards, oui, tragique vaut mieux que dramatique. »
- 35 La même phrase et notamment les mots dialectique et dramatique avaient fait l'objet d'une discussion entre Léon Brunshvicg et Aron le jour de la soutenance. On peut, aujourd'hui, considérer cet instant d'un exercice universitaire, comme celui où, dans l'histoire de la philosophie française, est enfin entrée la philosophie française de l'histoire.